

VIII. Les idées qui se scindent

Chaque fois que je lui dis qu'il ne devrait pas rester tous les matins assis sur une chaise pour attendre ce qui lui viendra à l'esprit, il ricane. Il aime assister au lever du jour. Il s'imagine que les idées naissent avec lui. Mais il le reconnaît lui-même, le plus souvent, elles lui font faux bond. Il a beau espérer qu'elles se fassent complices de son attente, elles lui échappent au moment où il croit pouvoir les saisir. Elles sont parasitées par des préoccupations quotidiennes qui n'ont d'intérêt que pour lui, par exemple le souvenir d'avoir égaré ses clefs, la veille au soir, ou le mécontentement que procure la préparation trop médiocre d'un coq au vin. Les belles idées, et surtout les idées étranges s'évanouissent avant de naître tandis que triomphent inlassablement les trivialités de l'existence. Il m'a confié apprécier, comme tout un chacun, ces banalités de la vie de tous les jours quand elles ont le charme de le surprendre par leur incongruité. Il est un peu précieux, il faut bien le dire, il voudrait par exemple que le fait d'avoir mal éteint son mégot avant de quitter sa maison soit aussi intéressant que la moindre idée abstraite concernant la contingence de l'existence. Il n'a pas l'air d'avoir compris, et ce n'est pas faute d'avoir attiré son attention sur ce sujet, qu'il y a un lien essentiel entre les choses de la vie et les idées les plus abscones. Un lien énigmatique, *pour sûr*, comme disait Bourvil dans sa chanson, un lien dont il n'est nul besoin de chercher la clef.

Quand les premières lueurs de l'aube éclairent sa chambre, il attend donc que les idées prennent forme. Le chant des oiseaux lui offre ce moment de béatitude où il ne pense à rien, mais il espère toujours qu'une idée viendra occuper son esprit comme un objet singulier peut remplir l'espace. Une idée qui naît de la nuit et des songes perdus. Si elle ne vient pas, il ne s'affole pas, il attendra le lendemain.

Ce matin-là, les mouches étaient nerveuses. Elles le harcelaient bien qu'il tirât sur la couverture pour les empêcher de le piquer. Elles se posaient sur l'oreiller, à côté de sa tête, prêtes à faire un bond jusqu'à son front, et du revers de la main, il les chassait tandis qu'elles semblaient prendre goût à ce jeu au point de se poser sur ses cheveux quand il croyait s'en être délivré. Pour lui, les mouches n'ont jamais été des présages. La précarité de leur vie les rend sympathiques à ses yeux qu'elles se gardent d'ailleurs bien de piquer, préférant choisir le bord de ses lèvres pour lui infliger une éphémère chatouille. Il est si habitué à se battre avec elles qu'elles semblent consentir à son intention de les tuer. Il utilise une tapette en forme de grosse main plastifiée pour les écraser. Il attend qu'elles se posent sur le mur ou même sur ses jambes, et d'un coup sec, il les extermine l'une après l'autre.

Il venait d'en écrabouiller une lorsqu'il crut voir une idée s'échapper du cadavre encore frais. Pour qu'une idée puisse surgir hors de ce magma avec une pareille agilité, il fallait qu'elle ait subi une terrible compression. S'il avait pu au moins la décrire, s'il avait pu lui attribuer des qualificatifs pour lui donner une forme compréhensible, mais elle n'avait pas de taille convenue, elle ne ressemblait à aucune forme usuelle de la géométrie et encore moins à une forme humaine, animale

ou végétale. Il devait bien le reconnaître : il espérait pourtant que l'idée prenne forme. Si encore, c'était l'idée de, l'idée de quelque chose, il serait parvenu à envisager son objet, à se laisser conduire par ce à quoi elle lui faisait penser. Il se serait trouvé dans cette situation commune qui nous autorise à dire avec enthousiasme : « J'ai une idée ! »

Ce matin-là, il était plus perplexe que de coutume. Devait-il persister à se demander si les idées, destinées à se multiplier pareilles aux coléoptères depuis la lézarde du plafond, sont à l'origine de la pensée ? Il avait lu des livres qui traitent de cette question : qu'est-ce que penser ? Il n'allait tout de même pas croire qu'il pourrait prétendre répondre en quelques mots, là maintenant, et d'une manière particulièrement originale, à une pareille question. Il aurait pu compter sur les idées *a priori*, celles qui sont traditionnellement considérées comme étant à l'origine de la pensée, les idées dites transcendantales. Celles-là, il n'avait jamais été convaincu de leur existence possible. Elles ne sont qu'une manière de croire que l'acte de penser est déjà en œuvre avant que des idées ne prennent forme. Sa reconnaissance de l'immanence était si déterminée que le moindre soupçon de transcendance l'irritait.

Il imaginait encore, même s'il en était moins convaincu, que toute idée demeure indépendante de la pensée. Si la pensée peut se penser elle-même, l'idée ne s'idéalise pas de son plein gré. Elle résiste aux manières trop objectives dont elle pourrait être exprimée au point de paraître farfelue. Quand elle est farfelue, elle fait rire parce qu'elle n'est pas crédible. Elle ressemble à une gamberge, la gamberge de l'esprit quand celui-ci s'éprend de son propre vagabondage, sautant, sans même y réfléchir, les barrières qui délimitent l'ordre usuel de

ses exercices quotidiens. Et s'il lui donnait un nom à cette idée, un nom comme *graffiti*. Sans doute est-ce démagogique de l'appeler ainsi pour faire croire à l'expression populaire de la pensée. Un gribouillis sur le mur dont la prétention serait de passer pour un hiéroglyphe. Une identité si sommaire qu'elle garantit l'anonymat. Une manière bien différenciée de niquer la pensée unique, celle qui rassemble tous les consensus, celle qui laisse croire en l'unité de l'humanité comme en un bien pour tous.

L'idée larvée, la voilà sortie du cadavre de la mouche. Elle se traînait lamentablement sur le plafond, entraînant avec elle la fin assurée des idées. Cette fin qui tarabuste l'esprit malgré les sursauts incroyables de vitalité que lui donne encore le rire. Le rire fou, le rire qui ne permet à aucune idée de prendre forme. Ce rire qui agite encore les idées comme si elles étaient prédisposées à se gondoler avant de naître. L'idée larvée se traînait sur le plafond, elle laissait des traces jusqu'à la fenêtre. Des traces qui ressemblent à des traits enchevêtrés. Il ouvrit grand les yeux, la pensée informe se poursuivait en couvrant la surface blanche de ses infimes tentacules qui pouvaient apparaître comme une figure de l'origine du monde. Incompréhensible, *comme de bien entendu* aurait conclu encore Bourvil. Et pourtant là, dans le coin de la cheminée, un signe différent, un signe annulaire. Il suffisait d'éviter de voir le reste des autres traces pour dire : voici le cercle.

Il lui faudra bientôt se lever, il sait qu'au moment où il se lèvera, les idées disparaîtront. Elles aiment rester dans la chambre, elles n'ont pas envie de rencontrer le jour, elles envient le pouvoir des chimères qui conservent une forme, elles tentent de s'identifier à elles pour assiéger l'esprit. Elles n'ont

pas le même charme, elles deviennent ce qu'il est convenu d'appeler des idées fixes. En somme, de vulgaires obsessions. Maintenant, il est debout, et depuis la fenêtre, il regarde au-dehors. Les choses du monde se donnent à voir pour ce qu'elles sont. Il se dit qu'il en est ainsi. Jamais les idées ne parviendront à perturber cette harmonie déjà établie. Il voit, il entend, il aspire l'air et lorsqu'il tente à nouveau de fermer les yeux, il n'a plus peur.

Quand le philosophe anglais, Thomas Hobbes, écrivait *Le Léviathan* – le plus grand traité sur les fondements de la sécurité individuelle et collective – il ne cessait, paraît-il, de chasser du revers de la main les mouches qui se déposaient sur son crâne chauve. S'acharnant à combattre l'invasion de pareils insectes, l'auteur d'un système de pensée d'une cohérence si parfaite a, comme on dit d'une certaine façon, *fait de la mouche un éléphant*. Le célèbre président Schreber, lui, était atteint d'un symptôme appelé « la contrainte de la pensée ». Il ne pouvait pas rester sans interpréter l'interprétation, sans construire une pensée de la pensée, ce qui lui donnait la certitude d'être l'unique survivant dans un monde de cadavres. Cette « contrainte de la pensée » tirait sa puissance du monde des morts, elle l'incitait à se considérer comme éternel, à tenir son corps pour indestructible. Pierre Klossowski écrit : « la pensée en tant que nôtre semble chercher sa nécessité, et l'identité du sujet pensant ne dure et ne connaît sa durée qu'en se définissant comme destin. » Le président Schreber, lui, était frappé d'une *autotomie du cerveau*. Il ne s'agit pas de cette autonomie du fonctionnement cérébral, ni d'une négation du corps qui permettrait à la pensée de s'envoler, mais d'une séparation qui s'opère sous la pression du corps organique. Le cerveau est alors livré à sa folie visionnaire.

Atteint de la goutte, Christophe Colomb méditait sur son erreur qui lui avait permis de découvrir l'Amérique. Une jeune femme qui l'admirait vint lui rendre visite. Elle lui apporta un poème qu'elle avait écrit en son honneur. Elle ne s'aperçut point en le lisant qu'elle avait mis son pied sur le sien.

Christophe Colomb

*Avant même que le soleil devienne le roi,
Mis sur le trône de l'univers par Galilée,
Et que la pomme du paradis, d'un geste sournois
Réveille dans la tête de Newton la gravité,
Incité par l'impossible au-delà,
Quintessence, alors, de la plus haute pensée,
Un voyage vers l'ouest pour toucher le sol chinois,
Est-ce Christophe Colomb en train de se tromper ?*

*À bord d'une vieille caravelle portugaise,
Muni d'un puissant astrolabe andalou,
En navigant, le Génois, à son aise,
Riant, fut découvert par l'indien au torse nu.
Imputant aux petites côtes antillaises,
Quelque allure des royaumes de l'Asie du Sud,
Un nouveau monde naquit par antithèse,
Écorché derrière son visage inconnu.*

« Madame, lui dit Christophe Colomb, daignez ôter de dessus mon vieux pied goutteux votre joli pied qui a pris le mien pour un tabouret. »

En ayant l'idée de joindre l'Asie par l'Occident, on ne comptait pas sur le fait qu'à moitié chemin, il y aurait un continent inconnu. L'erreur de calcul fait advenir la fortune. Une

mythologie moderne laisse croire que le hasard a fait tomber sur la tête de Newton la pomme qui lui a permis de découvrir les lois de la gravité. Si la même pomme était tombée sur la tête de quelqu'un d'autre, aurions-nous pu choisir entre le géocentrisme et l'héliocentrisme ? En aucune façon notre attention n'aurait pu être retenue par une simple bosse sur le front d'un inconnu. Newton a-t-il seulement eu une bosse à cette occasion ? Nous ne le savons pas. Ce détail, dérisoire en apparence, est peut-être à l'origine de sa découverte. Il est fort probable que la chute d'une pomme et le bleu qu'elle peut occasionner sur une tête soient plus en mesure d'éveiller la notion de pesanteur ainsi que celle de la force d'attraction exercée par la masse d'un astre sur les corps, que toutes les divagations déjà faites auparavant autour de la même question. La théorie de la gravité représente-t-elle alors une rupture plutôt qu'une continuité dans l'histoire des idées ?

Nous ne décidons pas vraiment de ce que nous sommes en mesure de penser, de même nous ne décidons pas du moment où notre cœur va s'accélérer ou s'arrêter une fois pour toutes. Si notre volonté était à l'origine de la pensée, pourrions-nous en concevoir les excès ? Lorsque nous nous croyons actifs dans la fabrication des idées, nous nous mettons en position de les posséder avec une certaine jubilation. « Je tiens l'idée ! »... Ce *trompe-l'oreille* de la pensée vient du désir tenace de la maîtriser alors qu'elle demeure fortuite. L'idée même d'une autonomie de la pensée peut nous donner l'impression que nous sommes habités par une intelligence qui ne nous appartient point, qui ne dépend pas de notre action. L'intuition sensible, ce mode de connaissance immédiat qui se passe de l'intervention de la raison active, nous joue bien des tours à cause des préjugés que son exercice entraîne, elle

nous met pourtant en état d'accueil de ce qui est fortuit, de ce qui nous échappe. Pierre Klossowski se demande : « Est-ce à dire que le sujet pensant perdrait son identité à partir d'une pensée cohérente qui l'exclurait d'elle-même ? »